

**Pierre Vadeboncoeur. *Une tradition d'emportement. Écrits (1945-1965)*, choix de textes et présentations par Yvan Lamonde et Jonathan Valois. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 182 p.**

Gilles Labelle

Volume 9, numéro 1, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1022824ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1022824ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labelle, G. (2008). Compte rendu de [Pierre Vadeboncoeur. *Une tradition d'emportement. Écrits (1945-1965)*, choix de textes et présentations par Yvan Lamonde et Jonathan Valois. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 182 p.] *Mens*, 9(1), 132–136. <https://doi.org/10.7202/1022824ar>

Tous droits réservés © Mens, 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Pierre Vadeboncoeur. *Une tradition d'emportement. Écrits (1945-1965)*, choix de textes et présentations par Yvan Lamonde et Jonathan Valois. Québec, Presses de l'Université Laval, 2007. 182 p.**

Les écrits de Pierre Vadeboncoeur s'étendent sur plus de soixante-dix ans (les premiers remontant à 1936, l'auteur n'avait alors que 16 ans). Ils témoignent à ce titre de manière absolument exceptionnelle de l'évolution intellectuelle et politique de la société québécoise. Alors que certains des ouvrages de l'auteur sont bien connus et peuvent même être considérés comme des « classiques » (*La ligne du risque*, *L'autorité du peuple*, *Les deux royaumes*, entre autres), plusieurs textes publiés dans des périodiques ou dans des journaux n'ont pas été repris dans des volumes ; d'autres ont été repris dans des volumes qui n'ont pas été réédités. Yvan Lamonde et Jonathan Valois ont eu l'excellente idée de regrouper un certain nombre de ces textes d'accès difficile publiés entre 1945 et 1965.

L'ouvrage regroupe dix-neuf textes (dont dix qui ont été publiés dans *Cité libre* et quatre dans *Situations*). Chacun est précédé d'une brève présentation rédigée par Y. Lamonde et J. Valois. En outre, on trouve au début de l'ouvrage un texte éclairant d'Y. Lamonde (version remaniée d'un article précédemment publié dans les *Cahiers des Dix* en 2006) portant à la fois sur la « méthode » de P. Vadeboncoeur et sur les rapports avec Borduas et le *Refus global*. Une bibliographie des écrits de P. Vadeboncoeur de 1936 à 1965, dont les présentateurs préviennent cependant qu'elle est incomplète, se trouve à la fin de l'ouvrage.

Le premier texte retenu par les présentateurs, « La joie », est de 1945 et a été publié dans *La Nouvelle Relève*. Ce choix

pourrait surprendre de prime abord, puisqu'il existe plusieurs textes de P. Vadeboncoeur antérieurs à celui-ci (dix-neuf selon la bibliographie) ; en outre, il a été repris ensuite dans *La ligne du risque* et est donc plus facilement accessible. Cependant, la lecture du texte lève tous les doutes sur le bien-fondé de la décision prise par les présentateurs. Le lecteur (même celui qui l'a lu dans *La ligne du risque* et qui est invité à le redécouvrir en le considérant en lui-même) est en effet stupéfait de découvrir que, pour ainsi dire, P. Vadeboncoeur est déjà tout entier dans ce texte. Non seulement s'y révèle le style inimitable de l'auteur, qui le rend reconnaissable entre tous, mais la thématique, qui oppose le bonheur, égoïste et bourgeois, à la joie, altruiste et vibrante d'humanisme, se retrouve au cœur de la critique du bourgeois menée dans *L'autorité du peuple* de 1965 et résonne encore profondément, me semble-t-il, dans les textes les plus contemporains de P. Vadeboncoeur. Les présentateurs ont raison d'écrire qu'avec ce texte P. Vadeboncoeur avait posé « la première pierre » (p. viii). On pourrait dire que celui-ci confirme le propos de Bergson : un auteur important a une ou deux intuitions fondamentales, toute son œuvre consistant en un travail patient et inlassable d'explication et d'approfondissement des promesses de pensée qu'elles contiennent.

Une telle continuité, il faut y insister, n'est cependant aucunement incompatible avec les ruptures et les tournants brusques. C'est le mérite du choix des textes de bien le faire voir. P. Vadeboncoeur a été (et demeure) un homme en colère, qui ne pardonne pas l'abandon des principes ou la trahison des promesses. Pendant près d'une décennie, l'auteur est un « cité-libriste » enthousiaste. Pour lui, la pensée québécoise, foncièrement « idéaliste », souffre d'une incapacité à s'arrimer au réel. La position de P. Vadeboncoeur rejoint alors celle de Pierre-Elliott Trudeau : le peuple québécois étouffe du fait

de l'idéologie de la survivance, de la « doctrine nationale ». P. Vadeboncoeur condamne alors sans appel le nationalisme, par exemple dans une conférence en anglais dont la virulence étonne, publiée dans *Queen's Quarterly* en 1958 (le texte original français n'ayant pu être retrouvé, les présentateurs ont choisi de livrer la traduction anglaise d'Eugene Forsey). P. Vadeboncoeur écrit dans ce texte, entre autres : « when Pierre-Elliott Trudeau says that Nationalism is essentially conservative, I agree » (p. 90). En 1961, P. Vadeboncoeur condamne encore vigoureusement une « pensée collective » obsédée par le « nous », qui ne laisse à peu près aucune place à la subjectivité individuelle (p. 129).

La rupture avec la pensée « cité-libriste » s'amorce cependant vers la fin des années 50. P. Vadeboncoeur est de plus en plus déçu par la modération et le réformisme des Trudeau, Pelletier, etc. Plutôt que de miser sur la formation d'une nouvelle formation politique (tentatives d'un « Rassemblement » et d'une « Union des forces démocratiques »), P. Vadeboncoeur estimait qu'il fallait s'engager à fond en faveur du socialisme (p. 101, 108, entre autres). Deux facteurs, explique-t-il, l'avaient amené à favoriser une stratégie fondée sur la rupture révolutionnaire plutôt que sur le réformisme : d'abord le *Refus global* et, plus généralement, l'art contemporain, en particulier la peinture ; ensuite, le mouvement syndical et ouvrier.

Y. Lamonde insiste dans son texte portant sur les rapports entre P. Vadeboncoeur et Paul-Émile Borduas sur le statut particulier réservé à la peinture par le premier. Si la poésie et le roman demeurent prisonniers de la « doctrine nationale » même quand ils cherchent à en faire la critique, la peinture semble constituer pour P. Vadeboncoeur un langage moins contraint par les conventions (cela dit sans négliger tout le travail des peintres pour se libérer des traditions). Ce qu'en-

seignent le *Refus global* et l'œuvre de Borduas, en particulier, c'est non seulement la légitimité mais la possibilité même de la rupture. Comme l'indique le dernier chapitre de *L'autorité du peuple*, que les présentateurs ont choisi pour clore le recueil, la rupture que Borduas et ses partisans ont consommée a révélé à quel point le Québec suffoquait sous un ensemble de traditions mortes qui non seulement ne composaient aucune tradition vivante qui puisse inspirer l'agir au présent mais qui, plus encore, interdisaient précisément sa constitution (p. 163, 169).

Le mouvement ouvrier et syndical, au sein duquel P. Vadeboncoeur œuvre à titre d'avocat depuis 1950 (il est conseiller à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada qui deviendra plus tard la Confédération des syndicats nationaux), lui paraît constituer la principale force politique et sociale qui puisse aller jusqu'au bout de la rupture dont les peintres ont eu l'audace les premiers. C'est sur ce mouvement que les adversaires de l'insupportable régime duplessiste, fondé sur un mélange d'inculture, de corruption et d'arrogance, doivent s'appuyer pour en débarrasser le Québec et pour sortir définitivement du tourment oppressant de la survivance.

Un tel engagement pour le socialisme sera à la source d'un autre tournant majeur de la pensée de P. Vadeboncoeur. Refusant tout soutien au Parti libéral réformiste au pouvoir à Québec depuis 1960, P. Vadeboncoeur diagnostique chez les « cité-libristes », qui décident d'un soutien tactique au parti de Jean Lesage, un tel attachement au réel – conséquence de leur volonté de briser avec l'irréalisme de la pensée nationaliste – qu'ils en deviennent incapables d'agir de façon décidée en politique, encore moins d'envisager quoique ce soit comme une rupture. Au fond, écrit-il, *Cité libre* voulait ramener le Québec dans un réel dont la pensée de ses intellectuels l'avait anormalement éloigné ; Duplessis disparu, on découvre que

cette revue n'a jamais voulu transformer ce réel. C'est précisément l'audace des jeunes fondateurs de *Parti pris*, qui n'hésitent pas à dénoncer un réel devenu rapidement un prétexte pour réprimer les rêves, qui séduit P. Vadeboncoeur. Le constat que le Nouveau parti démocratique, dans lequel il s'est engagé, est indifférent à la spécificité de la société québécoise, devenue avec *Parti pris* en particulier un chantier où sont exhibées et analysées toutes les formes d'aliénation, conduit alors P. Vadeboncoeur à embrasser la cause de l'indépendance nationale (à la grande surprise de certains « citélibristes », qui l'accusent d'incohérence). La table était dès lors mise pour ce grand livre qu'est *L'autorité du peuple*.

Je n'ai pu donner ici qu'un très bref aperçu de l'évolution de la pensée de P. Vadeboncoeur entre 1945 et 1965. Plusieurs textes sont d'une richesse que je n'ai pas pu faire deviner (sur Borduas, sur Jean Marchand – un texte féroce –, sur P.-E. Trudeau, sur la paix à l'ère atomique). Il faut remercier Y. Lamonde et J. Valois de donner l'occasion de lire la prose serrée, si dense, si riche, de P. Vadeboncoeur. Nous n'avons pas beaucoup de ces œuvres « classiques », qui vieillissent tout en continuant de nous étonner et de nous interroger : car cette impuissance à agir souverainement sur le réel, au nom de la « doctrine nationale » d'abord, du « réalisme » ensuite, n'est-elle pas encore la nôtre – même si les prétextes ont changé – aujourd'hui ?

Gilles Labelle  
École d'études politiques  
Université d'Ottawa